Année 1911 – Relecture *Mercure de France*

1911

Articles du *Mercure de France*, année 1911

## **Tome LXXXIX, numéro 327, 1er février 1911**[**§**](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1911#body-3)

**Curiosités des rues de Naples**

Eugène Montfort.

Tome LXXXIX, numéro 327, 1er février 1911, p. 532-542.

[…]

De là vient peut-être que le socialisme a encore peu réussi à Naples. Le fond de haine qu’on peut y découvrir s’accorde mal avec le climat doux du pays et la bonté de cœur naturelle à ses habitants. Certes, la misère est aussi grande là qu’où que ce soit : elle est sans doute plus facile à supporter, à oublier, que dans des régions sombres. En hiver, au printemps, le soir vers quatre ou cinq heures, la noblesse, qui est allée défiler en landau sur la via Caracciolo, vient se montrer à Toledo ; on monte la rue, au pas, pour se faire admirer, droit et

digne sur les coussins de la voiture ; de chaque côté de la chaussée, un rang de badauds bénévoles regarde, très satisfait, et jamais on n’entend un cri, une parole de violence ou de jalousie. Lutte de classe, voilà un mot bien dépourvu de sens à Naples.

Ce sentiment religieux donne naissance à de belles fêtes. J’ai parlé ailleurs du retour de Montevergine qui provoque un si extraordinaire défilé de voitures sur la Riviera di Chiaia. La fête de Saint Janvier, avec le miracle bi-annuel, est connue. Il y a des fêtes de quartiers, dont la plus belle est celle du Carmine, mais je l’ai décrite dans un roman. Il y a la Fête-Dieu ou des Quatre Autels, qui se célèbre principalement à Torre del Greco. Il y a enfin la bénédiction de la mer par le Cardinal-archevêque. Et toutes les petites fêtes de tous les saints, dans toutes les rues, avec musique, pétards, et le gros ballon de papier portant une queue d’éponges imbibées de pétrole enflammée et qui, généralement, s’accroche à une maison et y flambe comme une torche…

§

[…]

J’ai parlé des enfants nus ; ceux qui ne sont pas nus, mais qui le semblent parce que leur peau, en dépit de leur vêtement, apparaît de tous les côtés, sont innombrables. Et si tous ces Napolitains sont intéressants en général, ils le sont plus encore en particulier. La rue fourmille de types. La population qui rôde autour des cafés, par exemple, est charmante ; tous les camelots qui veulent vous vendre quelque chose, si importuns, indiscrets et gênants qu’ils soient, sont originaux ; voici un marchand d’écaille et de corail, son petit coffre de bois sous le bras : il le pose sur votre table, il l’ouvre avec lenteur et précaution, comme s’il allait découvrir à vos yeux émerveillés les plus fabuleuses richesses, et le voilà qui vous présente, avec une délicatesse infinie, un collier qui vaut bien treize sous au bazar et un peigne magnifique en celluloïd. Puis il épie sur votre visage les signes d’admiration que vous allez donner. Ce camelot-là fait le muet ; quand on lui demande le prix de sa marchandise, il montre ses lèvres pour expliquer qu’il ne peut pas parler, et c’est les doigts levés qu’il indique le nombre de lires que, selon lui, vaut chaque objet. Mais ceci ne vous convient pas : il va vous montrer autre chose ; il soulève lentement, très lentement, le petit tableau mobile de son coffret, ah ! attendez ! vous allez voir ce qu’il y a là-dessous Il y a d’affreuses broches en lave du Vésuve. Hein, c’est joli, cela ?… Il en prend une entre le pouce et l’index, et la tournant et la retournant sous vos yeux, vous la fait admirer minutieusement. Il en dépose deux ou trois sur votre table : oh ! vous pouvez toucher ! Mais cela ne vous plaît pas ! Madone !… Par sa mimique il exprime que ce n’est pas bien de se moquer ainsi d’un aussi pauvre homme que lui, et qu’il est désolé vraiment, car c’est tout ce qu’il a et, oui, certes, ce n’est pas assez beau pour votre seigneurie… Il s’éloigne. Un autre s’approche. Il vous parle. Il a compris que vous ne vouliez pas acheter du corail. Il sait bien, lui, ce que désire le signor ! bella ragazza… Il en connaît, lui, ah ! il connaît une ragazza, une jeune fille jolie comme les anges, il va aussitôt, si vous le voulez, vous conduire chez elle. Mais comme vous l’avez écarté, voilà des gamins qui se faufilent sous votre table, ils font des grimaces, ils vous supplient ; ce qu’ils vous demandent, c’est de les laisser sucer le fond de votre verre où il reste encore trois gouttes de granita fondue.

**Les Revues**

Charles-Henry Hirsch.

Tome LXXXIX, numéro 327, 1er février 1911, p. 618-623 [621-622, 623].

***La Revue de Paris* : un inédit de Stendhal**

La Revue de Paris (1er janvier) publie des fragments d’un ***Journal d*’*Italie*** de Stendhal, jusqu’alors inédit, et qui va bientôt paraître, par les soins de M. Paul Arbelet. Voici le début de ces notes curieuses, qui réjouiront les stendhaliens :

[…]

Il nous disait donc, au café *del Principe Carlo*, qu’une fois, *nei anni suoi fervidi*[2](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1911#note2), il vivait depuis dix ans avec une Vénitienne charmante » Un domestique… lui vint offrir la preuve de son infidélité. Il parut triste : elle en voulut savoir la raison. Il la lui dit avec assez de peine. — « Hé, mon Dieu, je croyais que vous le voyiez et que vous me traitiez en mari plus qu’en amant. Il y a dix-huit mois que cela dure ; je lui suis attachée, mais n’importe, je le renverrai. » Il partit pour Londres. Elle prit la fièvre, le chagrin la minait à vue d’œil. Le comte lui dit : « Je ne veux pas vous donner une si grande peine. Rappelez-le ; quand il sera à Venise, vous m’enverrez mon masque, et je tâcherai de guérir. »

[…]

L’héroïne de ce conte est actuellement dans l’auberge même où j’écris ceci, à la Croix de Malle. Elle a quarante-huit ans, et est adorée d’un jeune Anglais de trente-huit ans qui, dit-on, n’est point un homme commun. Il l’a aimée par galanterie, il y a deux ans, et cela continue. En passant à Caldiero, il y a quinze jours, et riant avec elle, il s’est senti paralytique de la moitié du corps. « Fermez la porte, ma chère amie, Dieu m’a foudroyé. » Malgré ses ordres, elle a voulu appeler du secours, il a voulu la suivre, est tombé, et il n’a plus été possible de douter de la paralysie. Ils vont à Albano.

**Lettres italiennes**

Ricciotto Canudo.

Tome LXXXIX, numéro 327, 1er février 1911, p. 650-654.

[…]

**A. S. Novaro : *Cestello***

Le **Cestello** de M. Angiolo Silvio Novaro place encore ce poète dans le nombre de ceux « qui se souviennent ». C’est de la poésie douce, mélodieuse, classique et patriotique. Mais la poésie de M. Novaro est assez riche de mouvements intérieurs, sinon de mouvements rythmiques, et souvent le poète écoute son âme qui sait adorer, qui sait être croyante et tendre.

## **Tome XC, numéro 329, 1er mars 1911**[**§**](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1911#body-5)

**Il Giorgione [I]**[**§**](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1911#body-5-1)

Albert Erlande.

Tome XC, numéro 329, 1er mars 1911, p. 103-134.

[…]

Je défendis mon projet. Enéa attaqua, avec véhémence, les reconstitutions historiques.

— Tout y est prévu, réglé… sans surprise ! Oui, mon cher, vous vous croirez forcé de vous extasier sur le Sénat, la Seigneurie et le Conseil des Dix ; sur l’Arsenal et sur les flottes. Vous donnerez à entendre que les hommes d’État et les Ambassadeurs de cette époque avaient plus de génie que les nôtres ! Vous nous dépeindrez les funérailles du doge Augustini Barbarigo, l’élection de Léonard Lorédan, un enterrement, un mariage, des châtiments. Vous nous ferez assister au carnaval, aux régates ; puis viendront les courtisanes, c’est inévitable… vous nous renseignerez sur leurs toilettes, leurs bijoux, leurs chaussures et leurs mœurs… vous emploierez des mots justes. La belle affaire quand vous aurez appelé un voile « zendaletto », un capuchon en dentelles « bauta » ; non, non, laissez cela aux historiens et aux rats de bibliothèques. Tout ce que vous mettrez autour de ce récit naturel ne servira qu’à une seule chose : à prouver que, pendant six mois ou un an, vous avez eu la constance de lire, de dépouiller, d’annoter une cinquantaine de volumes que j’ai là, dans mon cabinet, et que je vous prêterai avec plaisir… — Eh puis, caro, échapperez-vous au conventionnel, au romantisme ? Je suis certain que votre cervelle ébauche, déjà, des décors de sérénade et de guet-apens. La petite ruelle où le « bravo » attend sa victime soit pour la poignarder, soit pour lui *dar uno sfriso*, vous apparaît, coupée en diagonale, par la clarté de la lune. Cliquetis d’épées à droite, sonorités de mandore à gauche. Cri déchirant ! Un corps mort tombe dans un canal… ! C’est bien cela, n’est-ce pas ?… Et vos héros donneront plus ou moins l’impression d’avoir lu Théophile Gautier ou Maurice Barrès… La Venise que vous évoquerez ne sera pas celle qui apparut au gamin de quinze ans qui débarqua en 1492 sur la place Saint-Marc. Mais, encore une fois, je ne veux pas vous influencer… mes livres, mes cartons de gravures et d’estampes sont à votre disposition.

[…]

Mais, la bourse bien garnie, Barbarelli parcourt la ville, sans doute. Il habitue ses yeux, pleins de paysages formés par des collines boisées et des eaux fuyantes, aux perspectives des canaux et des ponts, aux somptuosités de la pierre et des marbres.

[…]

Cent soixante marins s’emparent des rames pourpres et le double éperon de la proue ornée de figures allégoriques se tourne vers la mer.

[…]

Peu après, j’étais à Venise, heureux de me retrouver au milieu de mes amis, de m’asseoir, avec eux, autour de tables chargées de nourritures exquises et de vins espagnols que la lumière rend semblables à des topazes.

## **Tome XC, numéro 330, 16 mars 1911**[**§**](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1911#body-6)

**Il Giorgione (*Suite*) [II]**[**4**](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1911#note4)

Albert Erlande.

Tome XC, numéro 330, 16 mars 1911, p. 330-365.

[…]

Je pense comme vous, mon garçon, répondit le docteur.

**Histoire**

Edmond Barthèlemy.

Tome XC, numéro 330, 16 mars 1911, p. 381-388 [382-386].

**Marquis de Saint-Maurice : *Lettres sur la Cour de Louis XIV*, 1667-1670, publiées avec une introduction et des notes par Jean Lemoine ; Calmann-Lévy, 7 fr. 50**

Rien, mieux que la carrière du marquis de Saint-Maurice, ambassadeur en France du duc de Savoie Charles-Emmanuel II, puis ministre de la duchesse régente Marie de Nemours, ne montre combien Louis XIV dominait à cette époque la cour de Savoie. L’attention est ramenée là-dessus par cette publication des **Lettres sur la Cour de Louis XIV**, que le marquis rédigea durant les sept années de son séjour à la Cour de France. Ce sont, le plus souvent, des lettres confidentielles adressées au Duc seul. On les a choisies, en raison des détails nouveaux ou peu connus qu’elles donnent, dans la volumineuse correspondance du marquis de Saint-Maurice, laquelle se trouve aux Archives royales de Turin. Le titre même sous lequel l’on a groupé ces extraits indique leur objet principal. Le marquis de Saint-Maurice vit Louis XIV dans le premier rayonnement de sa jeune gloire, le Louis XIV des premières conquêtes. La coalition même qui, après le succès de la guerre de Dévolution, amena le traité d’Aix-la-Chapelle (1668) ne semble pas, en réalité, d’après cette correspondance, avoir exercé sur Louis XIV et ses ministres toute la contrainte qu’ils dirent et que l’on croyait. Elle leur apporta surtout un excellent prétexte pour avoir le loisir nécessaire à de nouveaux plans : et ce fut, en effet, la politique superbe qui isola la Hollande et l’Espagne, neutralisa longtemps l’Angleterre, affaiblit l’Empire, engagea avec tous les atouts en main la guerre de Hollande et aboutit à la glorieuse paix de Nimègue. […]

Bien que cette Correspondance ne s’étende pas jusque-là, la dernière partie de la carrière du marquis de Saint-Maurice, devenu après son ambassade, ministre de Charles-Emmanuel II, puis de la duchesse sa veuve, doit être signalée. La disgrâce qui la marqua, où elle s’acheva, montre la tyrannie de la tutelle où Louis XIV tenait la Maison de Savoie. Les suites de cette tyrannie ont compté dans l’histoire de l’Europe. On sait comment le marquis de Saint-Maurice fut mêlé aux intrigues qui amenèrent la déconvenue de Louis XIV au sujet de Casal. Le comte Mattioli, ministre du duc de Mantoue, fut enfermé à Pignerol (il semble bien devoir être le Masque de Fer), par la vengeance du cabinet de Versailles poursuivant en lui l’homme qui avait dénoncé les projets de la France sur Casal, clef des possessions espagnoles du Milanais. Mattioli avait révélé la chose à la Cour de Turin, intéressée au moins autant que la France à avoir Casal. Mais c’est le marquis de Saint-Maurice qui avait ébruité l’affaire en Europe, et ainsi rendu définitivement impossible l’accord projeté entre Louis XIV et le duc de Mantoue. Aussi, tandis que Mattioli était enfermé à Pignerol, le renvoi du marquis de Saint-Maurice était exigé par le cabinet de Versailles, qui fut docilement obéi par la Régente. M. Jean Lemoine appelle « glorieuse » la chute de Saint-Maurice. C’est, en effet, au mépris des grands intérêts qu’il avait gardés en France que Saint-Maurice aggrava, par patriotisme si l’on veut, les effets de la divulgation de Mattioli. Cependant, il entra plus encore d’étourderie là-dedans. Le marquis de Saint-Maurice eût pu, semble-t-il, agir en cette circonstance avec plus de prudence, et l’on constate, non sans regret, que, même après sa chute, il se cramponna (bien inutilement) à la faveur de Louis XIV. Quoi qu’il en soit, ce renvoi d’un ministre dévoué, sur l’ordre hautain de Louis XIV, est certainement l’un des épisodes les plus humiliants des rapports de la Maison de Savoie avec Louis XIV ; et un tel épisode fait comprendre à merveille la politique de revanche, violente et rusée, du successeur de Charles-Emmanuel II, ce curieux Victor-Amédée II qui demeure, en somme, le grand homme de sa Maison.

**Louis Matte : *Crimes et Procès politiques sous Louis XIV* ; Société française d’imprimerie et de librairie, 3 fr. 50**[**§**](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1911#body-6-4-2)

[…]

Quoi qu’il en soit, M. Matte propose, d’après M. Lair qui l’a avancée à la fin de son grand ouvrage sur Foucquet, une autre solution. L’homme au masque de fer serait un certain Eustache Danger, homme à tout faire, exécuteur de quelque besogne louche, et dont on aurait voulu s’assurer le silence. Détails et rapprochements ne manquent point. Malheureusement, ni M. Lair ni M. Matte n’arrivent à préciser le moins du monde en quoi avait consisté la besogne si compromettante qui aurait valu à son auteur l’incarcération perpétuelle, — et le masque. Pour tâcher de découvrir cette besogne louche, M. Matte, d’après un autre auteur, anglais cette fois, M. Barnes, ajuste à l’hypothèse Danger l’hypothèse Pregnani. Danger et Pregnani ne seraient qu’un ; et ce Pregnani, qui était abbé, aurait été employé par Hugues de Lionne « à de secrètes négociations entre Louis XIV et Charles II d’Angleterre », mission où il se serait compromis. Ce n’est pas tout : Pregnani n’était autre que… le fils naturel de Charles II ; et de là le secret, le masque. C’est bien romanesque. Il est certain qu’il y eut à Pignerol, puis aux Îles Sainte-Marguerite, puis enfin à la Bastille, un prisonnier d’État du nom d’Eustache Danger (*alias* Pregnani, selon M. Barnes), et ceci aux dates qui importent dans la question du Masque de fer. Mais il y avait, aux mêmes dates, d’autres prisonniers d’État aussi. L’inconvénient capital de cette thèse, c’est qu’elle n’établit à aucun moment la nature du « délit » d’E. Danger, ou même de Pregnani, si l’on admet cette identification, qui reste douteuse. Les mystères les plus mystérieux, si l’on peut dire, comportent toujours quelque fait très connu, quelque point de départ positif. Dans le cas du comte Mattioli, c’est Casal ; dans le cas de Pregnani-Danger, c’est, quoi ? Impossible, ici, de citer un fait. On mêle bien Lauzun à l’affaire, le Lauzun des négociations avec l’Angleterre, mais sans que cela soit mieux qu’une suggestion. C’est pourquoi je crois que l’on peut, sans risquer de se tromper beaucoup, définitivement énoncer ceci : le Masque de fer fut le comte Girolamo Mattioli, ex-ministre du duc de Mantoue, incarcéré à Pignerol, puis aux Îles Sainte-Marguerite, puis enfin à la Bastille, pour sa trahison dans l’affaire de Casal. Et voilà pourtant une des choses, fantastiquement déformées, pour lesquelles l’ancien régime est tombé !

**Musées et collections.   
Au Musée du Louvre : le *Saint Sébastien* de Mantegna ; […] le buste de Richelieu par le Bernin**

Auguste Marguillier.

Tome XC, numéro 330, 16 mars 1911, p. 428-434 [428-430].

### **La Curiosité.  Deuxième vente Lowengard [extrait]**

**Jacques Daurelle**.

Tome XC, numéro 330, 16 mars 1911, p. 440-442 [442].

[…] À M. Gradt fut attribué pour 7 000 fr. le petit miroir biseauté, travail allemand de l’atelier d’Attemstetter, de même que le tympan de l’atelier de Luca della Robbia, Sainte Ursule et les onze mille vierges, œuvre en terre émaillée estimée 10 000 fr. et adjugée 8 700 francs.

Dans les sculptures en marbre, pierre et terre cuite, il y eut des enchères animées et des prix élevés. […] Mais où il y eut de l’entrain, ce fut dans l’adjudication d’un bas-relief en marbre blanc attribué à Verrocchio et estimé 30 000 fr. La Vierge est représentée allaitant l’enfant Jésus avec, au-dessus d’elle, deux têtes d’anges. C’est une œuvre d’un sentiment exquis et d’une exécution raffinée. M. Paulme, l’expert, et M. Hamburger se la disputaient. Celui-ci triompha avec l’enchère de 45 000 fr. L’ensemble de la vente s’éleva à 296 379 francs.

## **Tome XC, numéro 331, 1er avril 1911**[**§**](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1911#body-7)

**Il Giorgione (*Suite*) [III]**[**7**](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1911#note7)

Albert Erlande.

Tome XC, numéro 331, 1er avril 1911, p. 553-588.

Soudain, avec une sorte de rugissement, il dévora de baisers le corps de la Maurina, l’étreignit furieusement, et il nous fut impossible de l’en séparer. Ses bras se nouaient autour du cadavre dont il mordait les lèvres violettes.

[…]

… Mais il est impossible de dresser la liste des œuvres de Giorgione. Un grand nombre de ses toiles disparut, après sa mort, car des malandrins pillèrent son atelier. Celles que

Titian ou Palma achevèrent furent vendues à des étrangers et un déplorable incendie détruisit, en 1521, le coffre et les dessins que je possédais.

**Art ancien**

Tristan Leclère [Tristan Klingsor].

Tome XC, numéro 331, 1er avril 1911, p. 643-647 [643-644, 644, 647].

[…]

**Memento [extrait]**

[…] Il me faut enfin signaler une nouvelle et fort belle publication faite par la maison Lefranc et dirigée par MM. Louis Lumet et Yvanhoé Rambosson : *le Dessin par les grands maîtres*. Le premier fascicule contient des reproductions de Coypel, A. del Sarto, Pisanello, et une très belle étude de paysage du Poussin.

## **Tome XC, numéro 332, 16 avril 1911**[**§**](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1911#body-8)

**Les Poèmes.   
Jean Schlumberger : *Épigrammes Romaines* ; Bibliothèque de l’Occident, 10 fr.[§](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1911" \l "body-8-1)**

Pierre Quillard.

Tome XC, numéro 332, 16 avril 1911, p. 800-804 [801-802].

M. Maurice Denis a composé pour les ***Épigrammes Romaines*** un frontispice où des jeunes femmes assises, près d’un clair bassin, par une limpide journée de printemps, écoutent le son de la double flûte, taudis qu’une biche furtive erre sur les pelouses entre les statues de marbre, sœurs plus belles encore des songeuses attentives, dans le décor virgilien : mais l’art de M. Jean Schlumberger n’est pas entièrement parent de celui de M. Maurice Denis ; sans doute Virgile le guida parmi les monuments et les ruines de la ville latine, impériale et pontificale ; mais Goethe l’initia aussi à la résurrection du passé et plus qu’aucun autre il eut ici pour compagnon secret Keats, enlevé par la mort à sa jeune gloire. Dans ces courtes pièces d’une langue tendue, concise, elliptique, s’exprime l’inquiétude d’une âme fébrile, en proie à la passion, à la hâte de vivre, avant que les dieux jaloux n’aient emporté dans la nuit le corps charmant d’Eurydice et lorsque le vieux Tibre entend dans l’ombre rôder le fantôme de la Louve romaine, il n’essaie pas d’endormir sa plainte par un murmure de gloire, mais il s’associe à son rêve désespéré :

## **Tome XCI, numéro 334, 16 mai 1911**[**§**](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1911#body-9)

**Musées et collections.   
Memento [extraits]**[**§**](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1911#body-9-7)

Auguste Marguillier.

Tome XCI, numéro 334, 16 mai 1911, p. 421-428 [426-428].

La publication de grand luxe entreprise par l’éditeur Fr. Hanfstaengl, de Munich, sur *La Galerie de peinture du Prado à Madrid* (*Die Gemælde-Galerie des Prado in Madrid*) vient de se terminer. […] Nous avons signalé ici le contenu des sept premières livraisons et dit la qualité exceptionnelle des héliogravures qu’elles renferment et qui en font, en même temps qu’une collection d’admirables planches, un instrument de travail de premier ordre. Les sept dernières livraisons n’apportent pas moins de jouissances à l’amateur et à l’historien. Ici encore, il s’agit d’un choix des plus beaux chefs-d’œuvre du musée, au premier rang desquels brillent les Velazquez, les Titien, les Raphaël, les Dürer, les Rubens, les Murillo, les Goya. […] De Titien, *Vénus et Adonis*, le portrait d’Alphonse Ier d’Este, duc de Ferrare, le portrait équestre de si grande allure de *Charles-Quint à la bataille de Mühlberg*, le charmant *Sacrifice à la déesse de l‘Amour*, et l’admirable *Bacchanale.* Raphaël est représenté par le célèbre « *Spasimo* » ; […]. Mais d’autres maîtres encore figurent avec quelques toiles dans cet ensemble déjà si imposant : Lorenzo Lotto, Véronèse, Van Dyck, Antonio Moro (avec son admirable effigie de la *Reine Marie d’Angleterre)* ; Jordaens, Patinier, Rembrandt (avec la composition célèbre dite *la Reine Artémise*), Tiepolo, et Lopez. […] Ainsi se trouve achevé cet imposant monument élevé à la gloire du musée de Madrid. C’est, sans contredit, le plus bel hommage qui ait été jamais rendu aux maîtres dont il s’enorgueillit, et la plus saisissante évocation qui ait été donnée de leurs chefs d’œuvre grâce à la grandeur exceptionnelle (environ 40 sur 55 centimètres) et à la perfection d’exécution de ces 84 planches. Elles sont accompagnées, comme nous l’avons déjà dit, d’un volume de texte dû à la plume érudite de M. Karl Voll, conservateur de la Pinacothèque de Munich, texte illustré lui-même de reproductions des tableaux moins importants de la galerie.

De son côté, la maison Grote, de Berlin, vient de terminer aussi sa précieuse publication des *Dessins du Cabinet des estampes de Berlin*(*Zeichnunge alter Meister im Kupferstichkabinett der k. Museen zu Berlin*) dont nous avons également parlé ici. Parmi les quarante planches que contiennent les quatre dernières livraisons et qui, comme les précédentes, reproduisent avec une fidélité parfaite les originaux dans leurs teintes et leurs dimensions exactes, citons notamment […] des études de Filippino Lippi pour le *Saint Sébastien*de l’église San Michele de Lucques […]. Une table méthodique, par écoles, des 300 planches contenues dans tout l’ouvrage facilite la consultation de cette riche et belle collection.

**Lettres anglaises.   
J. A. F. Orban : *Sixtine Rome*, 7 s. 6 d., Constable**

Henry-D. Davray.

Tome XCI, numéro 334, 16 mai 1911, p. 428-432 [429].

Pendant son court pontificat, le pape Sixte-Quint manifesta une activité incroyable. À peine eut-il coiffé la tiare qu’il entreprit à Rome des travaux colossaux, et c’est à ces travaux que Mr J.-A.-F. Orbaan consacre son livre : **Sixtine Rome**, qu’ornent trente-deux illustrations. On voit la Rome médiévale disparaître devant la Rome de la Renaissance et se réaliser les entreprises de ce pape qui transforma l’aspect de la Ville Éternelle, avec les monuments qu’il fit édifier et les grandes voies qu’il fit tracer. Quand il mourut, il projetait des travaux plus audacieux encore, tels que ce canal de Rome à la mer, dont il est encore question de nos jours. Le beau livre de Mr Orbaan reconstruit pour le lecteur la Rome de cette époque.

Tome XCI, numéro 335, 1er juin 1911

**Échos.   
Découvertes archéologiques en Italie**

Mercure.

Tome XCI, numéro 335, 1er juin 1911, p. 663-672 [668].

[…]

Enfin plusieurs fragments épigraphiques, gravés sur une table de marbre ont été reconnus dans l’Île Sacrée, à l’embouchure du Tibre. L’un est à la mémoire d’un inconnu, le second est dédié à l’empereur Valens, le troisième — très intéressant — mentionne les empereurs Valens, Gratien et Valentinien comme ayant restauré les grands thermes maritimes d’Ostie entre les années 375 et 378.

Tome XCI, numéro 336, 16 juin 1911

**Gabriele d’Annunzio et le *Martyre de saint Sébastien***

Gustave Cohen.

Tome XCI, numéro 336, 16 juin 1911, p. 688-709.

[…]

Mais il ne mourut point de ses blessures. Une femme, nommée Irène, voulant l’ensevelir, le trouva encore vivant et le ramena chez elle ; mais lui avait soif du martyre ; il se plaça sur le passage de l’empereur et confessa de nouveau le Christ. Alors Dioclétien le fit arrêter et ordonna qu’il fût frappé dans l’hippodrome du palais jusqu’à ce qu’il rendît l’esprit (287 ?). Son corps fut jeté de nuit dans la Cloaca maxima. Saint Sébastien apparut en songe à sainte Lucine et lui ordonna de l’ensevelir dans les Catacombes auprès des apôtres. Ainsi fut fait. Le pape Eugène II céda à l’abbaye de Saint-Médard de Soissons une partie des précieuses reliques, qui y furent transportées en grande pompe en 828.

[…]

Il faut bien l’avouer, il n’y a pas une scène chez eux qui vaille une des fresques de d’Annunzio et je ne leur rends grâce que d’une chose, c’est d’avoir donné au maître le moule où il lui a plu de couler sa pensée.

[…]

**Les Journaux**

R. de Bury [Remy de Gourmont].

Tome XCI, numéro 336, 16 juin 1911, p. 858-869 [858-859, 860-862].

**Histoire de deux vers (*L’Intermédiaire*, 20 mai)**

De M. H. Goudchaux, dans **l’Intermédiaire** :

O primavera, gioventù dell’anno !

O gioventù, primavera della vita !

Le premier vers a son origine incontestablement fixée : c’est le début de la scène i de l’acte III d’*Il Pastor Fido*, de Guarini, je copie sur l’édition que j’ai entre les mains (Amsterdam, Schouten, 1736)

O primavera, gioventù dell’anno,

Bella madre di fiori,

D’erbe novelle, e di novelli amori,

Tu torni ben, ma teco

Non tornano i sereni

E fortunati dì de le mie gioje.

[…]

**Les imitations de M. d’Annunzio (*L’Éclaireur de Nice*, 26 mai)**

M. Georges Maurevert revient dans **l’Éclaireur de Nice** sur la question des imitations ou petits emprunts de M. d’Annunzio. Cela lui donne l’occasion à citer plusieurs vers du poète, qui sont vraiment fort agréables :

Gustave Flaubert, à la page 10 de *la Tentation de saint Antoine*, parlait ainsi :

« Les marchands d’Alexandrie naviguent les jours de fête sur la rivière de Canope et boivent du vin dans des calices de lotus. »

Oh ! la jolie phrase, combien fluide, sonore, évocatrice ! La voici transposée dans la *Ballade des dames sur le fleuve* :

I nitidi mercanti Alessandrini,

profumati di cinnamo e d’issopo,

bevean sulla riviera di Canopo

nei calici del loto, i rosei vini.

[…]

Page 96 :

« Des clochettes d’argent qu’ils portent sous la mâchoire. »

De ces morceaux rapprochés (*Assuitur pannus*) résultent ces jolis vers :

Quattro colombe d’oro con l’ali tese

in alto, tra le frange di Palmira,

a invisibili fili eran sospese.

Due dromadari, aventi in su la schiena.

Otri forati, ed una campanella,

di fino argento sotto la mascella

spargean su i marmi essenza di verbena.

[…]

Page 17 des Élégies romaines :

L’hanno in custodia i Saggi. A l’ombra d’un arbore immenso

candidi nelle vesti, placidi come iddii,

vivono. Un’aria calda li nutre. Su l’erbe d’intorno.

rapidi i Leopardi piegano i dorsi gai.

Il mormorio dei fonti, il sussurro dei rami, il sommesso

fremito de le belve mescesi alle parol ?

Si, d’autre part, dit M. Thovez, il s’agit de peindre une fête où sont assis des satrapes, des éphèbes, des femmes très belles, les matériaux de l’œuvre sont encore fournis par *la Tentation de saint Antoine* :

« Les pères de Nicée en robe de pourpre se tenaient comme des mages, sur des trônes, le long du mur (p. 18)… coiffés de la tiare et couvert d’escarboucles (p. 41)… ils ont l’air de bourreaux ou l’air d’eunuques (p. 78)… un nuage flotte sur le festin tant il y a de viandes et d’haleines (p. 41)…

Il est vrai que la fin du poème n’est pas de Flaubert :

e sappi tu quel che mangi et in quel che bevi

trovar l’ambrosia et il nettare vermiglio.

C’est, en effet, la traduction d’un distique de Baudelaire.

Et dans tout ce qu’il boit et dans tout ce qu’il mange

Retrouve l’ambroisie et le nectar vermeil.

[…]

Et M. d’Annunzio rime à nouveau, avec une fidélité décourageante :

I prigionieri assale

un’ansia : falci lente

falciano l’erba nuova,

à la prigione intorno.

Gli infermi inclina il giorno

pallini sul guanciale

ascoltano la piova

battere dolcemente

l’orto dell’ospedale.

[…]

**Lettres polonaises.   
Kazimierz Chledowski : *Dworw Ferrarze (La Cour à Ferrare)*, 2e édition, H. Altenberg. — Le même : *Rzym-Ludzie Odrodzenia (Rome-Hommes de la Renaissance)*, ibid.**

Michel Mutermilch.

Tome XCI, numéro 336, 16 juin 1911, p. 881-885 [881-884].

M. Casimir Chledowski est un des rares — hélas ! trop rares — écrivains d’art en Pologne qui s’adonne avec amour et intelligence à l’étude de l’art et de la culture européenne d’une certaine époque. Cette époque ce sont les trois siècles de la glorieuse Renaissance Italienne. Méprisant les lauriers « en toc » que le grand public distribue aisément aux compilateurs zélés et patients, il s’adresse directement aux sources, secoue l’antique poussière des archives, compulse les documents, étudie les œuvres, parcourt les pays et consigne les fruits de son labeur dans des volumes compacts, édités avec soin, qui font preuve de son immense érudition et de son enthousiasme pour la beauté. N’occupant aucune chaire à l’Université, ne briguant pas — tant que je sache — la carrière officielle dans le monde des sciences, il a su garder toute son indépendance d’esprit et de jugement et il n’hésite pas à heurter les opinions établies et souvent si fausses.

[…]

Il est vrai que les marquis se faisaient payer cher leur protection : ils exigeaient en échange les flagorneries les plus basses et ils traitaient souvent les poètes d’une façon qui ne fait honneur ni à la noblesse de leur caractère ni à la fierté de leurs protégés. M. Chledowski stigmatise, comme il convient, l’atmosphère avilissante de la cour qui mettait des entraves au libre développement des esprits

fiers et indépendants et qui causa entre autres — non sans influence du Saint-Office, il est vrai — la perte d’un génie tel que Tasso. Certes elles étaient amères les miettes qui tombaient de la table princière dans les sacoches vides des philosophes et des poètes — à Ferrare et ailleurs.

[…]

Tome XCII, numéro 339, 1er août 1911

**Lettres italiennes**

Ricciotto Canudo.

Tome XCII, numéro 339, 1er août 1911, p. 635-640.

**Une tragédie méditerranéenne : *Fiamma*, de MM. F. Pastonchi et G. Antona-Traversi**

[…]

Ici, le protagoniste n’est pas l’ancien homme de race qui se barricade — âme et biens — contre le mouvement révolutionnaire des esprits. Ubaldo d’Ardara a vécu les heures nouvelles de Paris, s’est laissé entraîner par l’orage de sang de la Révolution, et, rentré dans son île, il y apaise la nostalgie violente qui le tourmentait lorsqu’il en était loin. Il aime une jeune paysanne qu’il exalte en l’appelant Flamme. Mais des nobles de France, une femme et un homme, arrivent en Sardaigne. Et le drame tourne nettement au mélodrame, où rien n’est plus imprévu. La dame, chassée de France par la Terreur, et réfugiée dans l’île, attire à elle le jeune châtelain. Flamme jure de se venger, et pousse à un acte de mort un paysan qui languissait d’amour pour elle. C’est ainsi que la louve de France est tuée d’un coup de fusil, un matin, alors qu’elle allait chasser avec son hôte. Celui-ci, le malheureux Ubaldo, se croit assassin par maladresse, et perd la raison. Puis Flamme un jour le rencontre. Elle lui crie si fort à la figure son nom et sa volonté mortelle, qui seule a tué la dame de France, que Ubaldo se réveille de sa démence. Une sorcière avait dit qu’un embrassement d’amour ou de mort pouvait le sauver de la folie, et puisqu’il ne peut plus donner l’amour à la farouche Flamme il lui donne la mort en l’étranglant. […]

**Alberto Lumbroso : *Miscellanea carducciana*, Zanichelli, Bologne**

M. Alberto Lumbroso apporte de son côté une large contribution sentimentale à l’orientation nationaliste, avec **Miscellanea Carducciana**.

C’est un volume consacré à des souvenirs de la vie et de l’œuvre de Carducci. M. Benedetto Croce, dans une longue préface, insiste sur le caractère « national » de la poésie de l’auteur des *Odi Barbare*. C’est sans doute le caractère le plus intéressant du poète, dont le lyrisme s’alimenta continuellement des éléments spirituels d’une nation qui réclamait son droit héroïque à la vie, et qui put se constituer et vivre.

[…]

Tome XCII, numéro 340, 16 août 1911

**Art ancien**

Tristan Leclère [Tristan Klingsor].

Tome XCII, numéro 340, 16 août 1911, p. 864-867 [864-866].

**Fra Angelico de Fiesole : *L’Œuvre du Maître* (xxxvi + 254 p. in-8, 327 gravures, Hachette. 12 fr.). — Titien : *L’Œuvre du maître* (xxxviii + 282 p. in-8, 284 gravures, Hachette, 12 fr.)**

La collection des *Classiques de l’Art* publiée en France par la maison Hachette vient de s’enrichir de deux nouveaux volumes consacrés à **Fra Angelico de Fiesole** et au **Titien**. Fra Angelico de Fiesole est par excellence le peintre de l’Annonciation. Ce sujet charmant convenait à son tempérament gracieux et poétique ; il l’a repris fréquemment et d’exquises variantes s’en voient à Florence, au Prado, à Cortone, à Pérouse, à Montecarlo, dans le Val d’Arno. Cette dernière est parmi les plus belles, avec les exemplaires de Cortone et de Florence. Là du reste on peut voir comment la conception de l’artiste s’est peu à peu enrichie. D’un fond de miniaturiste, il passe à un fond d’architecture, et il obtient le plus agréable effet en opposant la légèreté ferme des colonnes aux courbes des figures. La Vierge de l’étage supérieur de Saint-Marc à Florence est l’une des plus délicieuses créations de l’artiste, et l’une de ses plus heureuses fresques. Il est curieux de constater que cette conception et ce thème aient été repris par l’un des plus inquiets de nos peintres contemporains, et que l’*Annonciation* ait fait au xxe siècle le sujet d’une des meilleures toiles de George Desvallières.

[…]

Tome XCIII, numéro 343, 1er octobre 1911

**Musées et collections.   
Le vol de la « Joconde »**

Auguste Marguillier.

Tome XCIII, numéro 343, 1er octobre 1911, p. 635-640.

La catastrophe que nous annoncions en *post-scriptum* de notre dernière chronique, la disparition de la *Joconde*, continue de mettre le Louvre en deuil. Après avoir espéré un instant qu’il ne s’agissait que d’une mauvaise plaisanterie, il a bien fallu, hélas ! se convaincre qu’on était en présence d’un vol, exécuté dans des conditions d’audace extraordinaires. On sait déjà par les journaux comment il a dû être perpétré et comment, après, avoir sans doute passé la nuit au Louvre, caché dans un réduit obscur longeant la salle Duchâtel, le criminel, le lundi 21 août, vers 7 h 1/2 du matin, profitant de l’absence des gardiens du Salon Carré appelés à ce moment dans la Grande Galerie, a vivement décroché le précieux panneau, puis s’est engagé dans la salle des Primitifs italiens où tout de suite à droite s’ouvre une porte secrète donnant sur un escalier aboutissant à la cour du Sphinx, et, après s’être débarrassé du cadre

et de la glace qui recouvrait la peinture, a pu, favorisé par un concours de circonstances malheureuses, gagner sans encombre la porte Visconti qui donne sur le quai, tenant le panneau enveloppé dans une couverture. Il est plus que probable qu’il a ensuite pris à la gare d’Orsay le rapide de 7 h 50, où est monté en effet, à la dernière minute, un voyageur répondant à ce signalement. Ensuite on perd sa trace, et jusqu’ici les investigations de la police (que le voleur a eu d’ailleurs tout le temps de dépister, puisque c’est seulement le mardi dans la matinée qu’on s’est inquiété de la disparition du tableau) sont restées infructueuses. En dépit des sommes offertes de divers côtés pour retrouver le chef-d’œuvre — 40 000 francs par *l’Illustration*, 50 000 francs par *Paris-Journal*, 50 000 francs par M. Jacques Seligman en vue d’une souscription de 400 000 francs qu’on remettrait au voleur en lui garantissant l’impunité ; 10 000 francs offerts encore par *l’Illustration*, plus 25 000 par un amateur anonyme, 500 par M. Trubert et 25 000 par la Société des Amis du Louvre, pour récompenser le meilleur renseignement fourni à la police et qui amènerait la rentrée au Louvre de l’œuvre tant regrettée, — la *Joconde* reste introuvable. Seules trois statuettes phéniciennes, dérobées en 1907, ont été rapportées aux bureaux de *Paris-Journal*, par leur voleur alléché par l’espoir d’une récompense. A-t-on d’ailleurs affaire à un simple filou guidé par l’appât de l’argent et qui, ne pouvant plus maintenant tirer parti de l’œuvre dont la disparition a été signalée à tout l’univers, se rabattrait sur cette aubaine ? N’est-il pas à craindre plutôt que Celle dont le « mystérieux sourire » a suscité un tel débordement de littérature mêlé de tant de divagations[57](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1911#note57) et à qui, paraît-il, on adressait au Louvre des lettres d’amour, ne soit entre les mains d’un détraqué follement épris de sa beauté et qui, enfermé avec elle au plus profond de sa demeure, lui témoigne sa passion sadique ? À moins encore qu’on ne se trouve en présence d’une audacieuse entreprise de brocantage préparée de longue main (il y a deux ans on s’enquérait d’Amérique par télégramme si la *Joconde* n’avait pas été volée) et à laquelle se rattacherait peut-être la circulation récente à Paris d’une copie ancienne de la *Joconde*, reproduite alors par le *New-York Herald* et présentée comme l’original : un beau matin, cette copie, ou une autre aussi exacte, serait expédiée au Louvre, tandis que l’original se cacherait au fond du somptueux hôtel de quelque milliardaire américain ; ou bien, en sens inverse (car les conservateurs ne pourraient guère se méprendre sur l’authenticité d’une copie même parfaite), ce serait — souhaitons-le — la vraie *Joconde* qui reviendrait au Salon Carré après que le vol temporaire aurait servi à faire vendre à un collectionneur une copie au prix de l’original. Quoi qu’il en soit de ces hypothèses, l’inestimable joyau nous est ravi, et c’est une grande tristesse que l’assombrissement produit dans notre galerie par la disparition de la Dame aux doux yeux. Certes, d’autres merveilles nous restent qui font du Louvre un musée incomparable ; mais la *Joconde* était unique comme sont uniques, pour d’autres raisons, l’*Embarquement pour Cythère* ou les *Pèlerins d’Emmaüs*…

[…]

Et d’abord, le vilain geste — suivant la juste expression de M. Denys Cochin qui en fera l’objet d’une interpellation à la Chambre — qui frappe M. Homolle, depuis longtemps mal en cour (on l’a bien vu quand, il y a un an, il fut, sous prétexte de dangers d’incendie, expulsé de ses appartements du Louvre, alors qu’on laissait dans le musée dix-sept ménages de gardiens) et lui fait porter la peine du désordre dont l’administration des Beaux-Arts, nous le verrons tout à l’heure, est la première responsable, n’a pas été aussi approuvé qu’on l’espérait peut-être : cette mesure de rigueur prise brutalement, sans imputations formelles, contre un homme de la valeur de l’ancien directeur de notre École d’Athènes, à qui les fouilles de Délos et de Delphes ont acquis une renommée universelle, — tandis qu’un député comme M. Delmas, ayant pris part, au mépris de la loi, au brocantage du buste de saint Martin de Soudeilles, n’a pas encore été le moins du monde inquiété par la justice — a révolté le monde savant et n’est, certes, pas jugée moins sévèrement du public intellectuel étranger. Même un journal ministériel comme *le Temps*, qui quelques jours auparavant — dans des articles d’ailleurs agrémentés d’erreurs singulières — poussait aux représailles contre la conservation du Louvre, a compris qu’il fallait protester avec énergie contre la désinvolture avec laquelle on sacrifiait ce membre de l’Institut qui avait le tort de n’avoir pas derrière lui, comme ses subalternes, un syndicat pour le défendre : constatation malheureusement trop exacte de l’abaissement où nous a réduits une servilité toujours croissante à l’égard de la démagogie. Car là est bien la source de tout le mal : ceux qui ont frappé le directeur des Musées nationaux n’ont pas voulu se souvenir que son autorité, comme celle des conservateurs, était minée depuis longtemps par toutes les complaisances de la haute administration à l’égard d’un personnel où, comme dans tous ceux qui relèvent de l’État, se sont introduites (l’enquête elle-même l’avoue) de détestables habitudes de négligence et d’indiscipline. Le distingué président de la Société des Amis du Louvre, M. Raymond Koechlin, en a fait la remarque : « La direction du musée est insuffisamment armée contre son personnel. En cas de fautes, le directeur propose des sanctions ; aussitôt le syndicat des gardiens intervient, la politique s’en mêle, tout s’arrange, mais l’autorité supérieure s’en trouve diminuée[58](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1911#note58). » Qui ne voit, maintenant, à qui incombe en réalité la responsabilité de l’anarchie dont on se plaint ? Qu’espérer du Louvre, même gouverné par les meilleurs administrateurs, si ces mœurs continuent ? Tous les inspecteurs des Finances réunis — on voit mal, d’ailleurs, pour quelles raisons on a été déranger ces honorables fonctionnaires, que rien ne désigne pour la surveillance du Louvre — ne feront pas que nos richesses artistiques seront mieux gardées. Ce qu’il faut à la tête de nos musées nationaux, c’est, comme à Berlin, un homme d’énergie et d’initiative, d’une intelligence très large, d’un savoir artistique étendu, et qui trouve dans le gouvernement un appui inébranlable. Le ministre le comprendra-il ? Ou bien nous faut-il craindre l’avènement d’un favori quelconque du pouvoir ?

[…]

Ce n’est pas trop demander que de réclamer toutes ces réformes : elles ne constituent que le minimum nécessaire à la bonne organisation des services du musée. Pour commencer, M. Pujalet a rédigé une note de service ordonnant que, pour quelque motif que ce soit, aucune œuvre exposée hors vitrine ne soit enlevée des salles sans un « bon de déplacement » qui sera remis au gardien et rendu par celui-ci seulement quand l’œuvre sera remise en place, et, pour les objets sous vitrine, prescrivant qu’ils soient remplacés jusqu’à leur retour par une note signée du conservateur. On ne peut qu’approuver ces sages précautions. […]

**Lettres italiennes**

Ricciotto Canudo.

Tome XCIII, numéro 343, 1er octobre 1911, p. 645-652.

**[…]**

**Giovanni Pascoli : *Poemi italici*, Zanichelli, Bologne. — Giovanni Pascoli : *Hymnus in Romani*, « Anno ab Italia in libertatem vindicate quinquagesimo », Zanichelli, Bologne**

[…]

Dans les *Poèmes italiques*, le poète évoque la figure d’un des plus grands, des plus purs, des plus lumineux peintres de la première Renaissance italienne, plus grand, à coup sûr, qu’il n’est « illustre », Paolo Uccello, à côté du « Soleil » auroral d’Italie, pour me servir d’une expression dantesque, saint François. Le style de M. Pascoli est toujours celui du poète qui se fait humble pour atteindre au pathétique, profond sinon magnifique, qui fut bucolique avec Virgile, qui est simplement pastoral avec M. Pascoli ou M. Francis Jammes. La langue de M. Pascoli est d’une très forte beauté simple : elle représente encore, dans la péninsule qui a la gloire de compter deux

poètes vivants réellement grands, l’effort nettement opposé à celui de la langue de M. d’Annunzio, toujours élevé à un diapason suraigu, dans les sons des clairons épiques. Mais lorsque M. Pascoli applique sa maîtrise et tord son inspiration pour chanter dans le même volume de Paolo Uccello, Rossini et Tolstoï, il se montre si faible qu’il est juste de ne pas en parler, par respect pour toute son œuvre.

Dans l’*Hymne à Rome*, dont il donne lui-même une traduction italienne en regard, le poète est vraiment au-dessus de toute son époque. M. Pascoli a obtenu plusieurs premiers prix aux concours latins internationaux d’Amsterdam ; Rome ne lui a octroyé qu’un deuxième prix au concours où, sous le voile de l’anonymat, il avait envoyé son hymne. L’hymne obscur de son antagoniste sera tombé dans l’oubli, où, avec raison, l’on jette tous les exercices scolaires, alors que l’hymne pascolien sera étudié et aimé par ceux qui auront résisté, dans le temps à venir, aux envahissements des cultures modernes, pour garder intacte encore, la renaissance et le culte de la langue latine. M. Pascoli voit et entend dans une vision formidable, où bruissent des échos de guerres et de conquêtes fabuleuses, les origines et les étapes de la gloire de Rome païenne et chrétienne, la beauté rayonnante des vingt-huit routes romaines, la marche des légions dont chaque pas marque une affirmation de puissance de l’Empire, et dont le monde tremble

[…]

**Memento**

Memento. — Romans et nouvelles : Edoardo Calandra : *La Bufera* (nouvelle édition). — Luigi Capuana : *Perdalamente*, G. Puccini, Ancône. — Vincenzo Gerace : *La Grazia*, R. Ricciardi, Naples. — Grazia Deledda : *Nel deserto*, Treves, Milan. — Alfredo Panzini : *Le Fiabe della virtù*, Treves, Milan, —

Tome XCIII, numéro 344, 16 octobre 1911

**Les Romans.   
R. Gaston-Charles : *Monsieur Charmeret en Italie*, Plon, 3,50**

Rachilde.

Tome XCIII, numéro 344, 16 octobre 1911, p. 823-827 [824-825].

Études d’art et de psychologie ou marivaudage savant entre gens qui ont le respect des lettres et d’eux-mêmes. Ah ! n’allez pas en Italie sans emporter ce guide ! Il vous apprendra beaucoup de choses, il vous donnera même des leçons de philosophie à l’usage des vieux Messieurs spirituels qui n’ont pas encore dételé… spirituellement. Et le plus amusant c’est que vous reconnaîtrez le tout-Paris au passage. M. Charmeret, vous l’avez deviné, c’est un jurisconsulte d’aimable figure, très amateur de tableaux, dont la galerie fut célèbre et qui ne manque ni une exposition, ni une première. Ce cher ami des artistes, un peu Mécène, un peu critique, très mondain et très disert, est le vieil enfant gâté des belles mondaines, pécheresses repenties, ou astucieusement innocentes. Il donne des conseils, souvent des leçons, mais il est par-dessus tout un homme bien élevé. Il représente l’ancienne France, celle d’avant les bombes où l’on aimait à vivre pour les grâces de la vie sans en chercher les tares, pour toutes les lumières qu’elle procure sans en chercher les ombres. On ne sait plus vivre gracieusement depuis qu’on a peur et avouez que nous avons toujours peur de quelque chose sous le règne des amateurs d’anarchie, artistique ou autre. On se sent porté aux extrêmes et si on ne hurle pas avec les loups, on condamne volontiers les moutons qui ne daignent pas devenir enragés. Et M. Charmeret fait un voyage instructif avec une sirène et il rencontre, dans son sillage, des phénomènes extraordinaires, comme Bella Sguardo, l’Italien démolisseur, un poète qui parle de tout renverser pour régénérer son pays, lequel pays est trop hospitalier à son avis. En peinture, Bella Sguardo prétend faire apparaître sur la joue de la personne qu’on représente la voiture attelée d’un cheval qui passe très loin, au bout de la rue. Il supprime l’Espace ou le déplace à son gré. Un peintre moderne doit comprendre, devant les leçons de cinématographe, qu’un animal qui court n’a pas deux ou quatre pattes, mais dix, vingt et que toutes ces pattes ont un mouvement triangulaire. Nous connaissons Bella Sguardo, c’est même la joie de nos salons qu’il électrise par sa faconde trépidante. Et puis nous reconnaissons aussi chemin faisant, à la suite de la sirène, une Elda Galder ayant consacré un livre à la vigueur masculine, événement sensationnel chez les dames, d’ordinaire plus discrètes sur ce sujet. Nous rencontrons également le grand réclamiste Giuseppe d’Arezzo, l’Edmond Rostand de l’Italie, aussi tyranniquement amateur d’images échevelées qu’il est chauve, car ces grands génies ont des cerveaux qui brûlent leurs cheveux de bonne heure. Je pense que

la sirène pourrait bien être… laissons planer le doute sur toutes les coquettes snobiques de notre temps, si fertile en élégantes détraquées. Du reste, Mme de Belnage est agréable à voir et à entendre. Sosia, ou l’enfant du mystère, n’est point non plus à négliger, et M. Charmeret, malgré son amour de la pondération, n’est certainement point à plaindre au milieu de ces entrelacs séduisants. Terriblement documenté, ce guide pour voyageurs sentimentaux ne donne pas trop l’impression de la pédanterie. C’est amusant parce qu’on est entre gens du même monde, amateurs ou auteurs, et c’est assez sérieux pour vous renseigner sur tous les chefs-d’œuvre des principaux musées italiens, y compris leurs légendes. Désormais, M. Charmeret accompagnera en Italie, non seulement les jeunes époux curieux d’amour et d’art, mais encore les jeunes peintres aimant après le rayonnement des couleurs la grande lumière de l’Histoire.

Tome XCIV, numéro 345, 1er novembre 1911

**Lettres anglaises.   
Memento [extrait]**

Charles-Henry Hirsch.

Tome XCIV, numéro 345, 1er novembre 1911, p. 186-189 [188].

Le numéro d’octobre de la trimestrielle *Edinburgh Review* contient une solide étude sur Fogazzaro et le Modernisme, des articles sur […] la Camorra dans l’Italie moderne, […] et un intéressant essai sur les autobiographies de Benvenuto Cellini, d’Edward Gibbon, de John Stuart Mill, de Herbert Spencer, les confessions de Jean-Jacques, et *Dichtung und Warhrheit*, de Goethe.

[…]

**Lettres italiennes**

Ricciotto Canudo.

Tome XCIV, numéro 345, 1er novembre 1911, p. 189-197.

**Angelo Conti : *Dopo il canto dette Sirene*, R. Ricciardi, Naples**

Le nom [de] M. Angelo Conti chante mystérieusement dans l’esprit de la génération assez turbulente, mais suffisamment féconde, qui a suivi les écrivains d’il y a vingt ans généralement engloutis, aujourd’hui, par le journalisme, où ils demeurent plus ou moins obscurs.

Le nom de M. Angelo Conti *chante* dans l’esprit des derniers venus de la poésie et de l’art. Fort rares sont ceux qui peuvent résumer une œuvre de M. Angelo Conti, car fort rares sont ceux qui ont lu ses œuvres. Mais le nom du *seul* esthéticien de l’Italie contemporaine est toute une évocation de puissante et douce affirmation esthétique, de calme, sinon souriante, fureur contre toute sorte d’iconoclastes et de sacrilèges de ce culte de l’art, dont M. Angelo Conti est le plus décidé des chevaliers vivants. On parle de Ruskin à propos de lui. On en parlé, lorsque, ce qui est très fréquent, on ne connaît point Ruskin, qui fut ensemble un vulgarisateur plein de goût et le prophète détestable de cette érudition « rare » qui aboutit, il y a quelque vingt ans, à cet infécond *esthétisme anglais*, dont l’influence paraît devoir se renouveler à Paris par la faute de quelques « esthètes » trop violentement épris… des danseurs russes. Au surplus, on parle de Ruskin, à propos de Angelo Conti, lorsqu’on ne connaît point l’œuvre lent, laborieux, mais profondément idéal, de ce « promeneur solitaire », qui sait concevoir l’esprit de toutes les religions comme le souffle universel et éternel de l’art, et les aspects formels de tous les cultes comme les figurations humaines et sensibles des dieux innombrables du monde. M. Angelo Conti lui-même se trompe, lorsqu’il admet, en l’exaltant, autre chose que sa filiation spirituelle « ruskinienne ». La portée sociale de son œuvre, je veux dire l’influence qu’il peut exercer au milieu d’une collectivité, fût-elle seulement composée d’une minuscule élite, ainsi qu’il sied à tout véritable esthéticien, est *autre* que celle de Ruskin. Plus qu’à l’« érudition rare », M. Angelo Conti aboutit à la diffusion d’une réelle et grave inquiétude esthétique, dont l’Italie a vraiment besoin pour recueillir ses forces et renouveler sa force œuvrante.

[…]

Tome XCIV, numéro 346, 16 novembre 1911

**Musées et collections**

Auguste Marguillier.

Tome XCIV, numéro 346, 16 novembre 1911, p. 416-423 [417-418, 418, 420].

**Le nouveau musée de Tours [extrait]**

Le 2 juillet dernier a eu lieu l’inauguration officielle du Musée de Tours, installé dans les bâtiments de l’ancien archevêché. C’est, comme on sait, sinon un des plus importants, du moins, un des plus intéressants musées de France, et l’heureuse réorganisation dont il vient d’être l’objet en met bien en valeur les richesses. L’origine de ces collections, nous apprend la notice placée en tête du beau catalogue illustré publié à cette occasion par M. Paul Vitry, à qui la ville de Tours est en grande partie redevable du nouvel arrangement[61](http://obvil.sorbonne-universite.site/corpus/mdf-italie/mercure-italie_1911#note61), remonte à la période révolutionnaire : le premier noyau fut formé par les œuvres d’art provenant des biens des couvents ou des émigrés de la région et qui décoraient les châteaux de Chanteloup, d’Amboise, de Richelieu, les abbayes de la Visitation, de Marmoutier, de Beaumont-lès-Tours, etc. Puis des échanges eurent lieu avec le Muséum central de Paris qui obtint, en retour de deux Guerchin, d’un Rubens, d’un Guido Reni et d’un Philippe de Champaigne, la série des belles peintures de Mantegna, de Lorenzo Costa et du Pérugin, qui décoraient autrefois à Mantoue le *studiolo* d’Isabelle d’Este. Le musée reçut aussi, sous le premier Empire, les deux panneaux latéraux, *le Christ au Jardin des Oliviers* et *la Résurrection*, de la prédelle provenant du grand retable de San Zeno de Vérone et dont le centre, *le Calvaire*, est resté au Louvre. On ne déplorera jamais assez qu’on ait mutilé un tel ensemble, et nous ne nous lasserons pas de réclamer qu’on négocie avec la ville de Tours d’autres échanges pour faire rentrer au Louvre ces deux peintures qui n’auraient jamais dû en sortir. Quand donc comprendra-t-on que cette sorte de « sabotage » doit être enfin réparée, dans l’intérêt à la fois de l’œuvre de Mantegna et de l’histoire de l’art ?

**La Vie anecdotique**

Guillaume Apollinaire.

Tome XCIV, numéro 346, 16 novembre 1911, p. 436-440 [436-437, 440].

**Peintres futuristes**

Tome XCIV, numéro 347, 1er décembre 1911

**Histoire**

Edmond Barthèlemy.

Tome XCIV, numéro 347, 1er décembre 1911, p. 583-587 [583-585, 587].

**René Pinon : *L’Europe et la Jeune Turquie*, Perrin et Cie, 5 fr.**

[…]

Ce spectacle, qui, dans l’ouvrage de M. Pinon, est suffisamment net, se résume rapidement à peu près de la sorte : Dès le lendemain de la révolution jeune-turque, les conséquences se produisent ; l’Autriche annexe la Bosnie-Herzégovine, d’où une crise européenne, l’émotion du monde slave, l’exaspération de l’opinion russe, l’opposition du cabinet de Saint-Pétersbourg, la résistance téméraire de la Serbie et du Monténégro, le rêche nationalisme des Jeunes-Turcs, sans oublier, au fond de tout cela, la rivalité de l’Allemagne et de l’Angleterre, affirmée une fois de plus en cette occasion. Passant aux détails, ou, pour employer une autre image, aux pièces spéciales de la grande mécanique politique qui se meut vaille que vaille dans l’Orient, nous voyons : l’Albanie, à l’avenir de laquelle est lié, selon M. Pinon, celui même de la Jeune Turquie ; la Serbie et la Bulgarie, vieilles connaissances ; enfin le Monténégro, tout fier d’être devenu un royaume, lui aussi, et la Roumanie, très en progrès. Ces pièces locales, qui fonctionnent de plus en plus rondement, chacune pour son compte, seraient bien aimables de fonctionner d’accord. Cela, estime M. Pinon, résoudrait la question balkanique, tant du côté de la Turquie, « boutée » à peu près hors d’Europe, que du côté de l’Europe, consignée à l’entrée de la Péninsule.

[…]

**Art ancien.   
Jacques Mesnil : *L’Art au Nord et au Sud des Alpes à l’époque de la Renaissance* (G. Van Oest, 132 p., in-4, 60 planches h. texte, 15 fr.)**

Tristan Leclère [Tristan Klingsor].

Tome XCIV, numéro 347, 1er décembre 1911, p. 636-641 [637-638].

M. Jacques Mesnil, dans son livre sur *l’Art au Nord et au Sud des Alpes à l’époque de la Renaissance*, s’est efforcé, de son côté, non point de faire uniquement œuvre de critique et d’historien, mais d’expliquer comment l’influence des artistes du Nord, prépondérante au xve siècle, fut remplacée dans la suite par celle des Italiens. Obligé cependant d’appuyer sa théorie sur les faits, il est amené à les examiner de très près. Il analyse le mélange d’influences qui se font sentir déjà dans l’œuvre des frères Limbourg ; il indique le crédit dont jouissaient au xve siècle, en Italie même, les artistes néerlandais, tel que le duc François Sforza envoya son peintre Zanetto Bugatto se perfectionner dans l’atelier de Roger van der Weyden. Et ceci est l’occasion

pour M. Jacques Mesnil d’étudier après, M. Malaguzzi Valéri, le mystérieux peintre milanais dont on ne connaît jusqu’ici aucune œuvre certaine. M. J. Mesnil prétend que c’est à tort qu’on a voulu attribuer à Zanetto Bugatto le triptyque des Sforza du musée de Bruxelles, et qu’à l’heure actuelle on ne peut encore préciser quel est, parmi les élèves de Van der Weyden, l’auteur de cette peinture. Puis il montre comment le sens de la composition, le génie de conter, la facture large commandée par l’habitude de la fresque allaient permettre aux Italiens de l’emporter au xvie siècle sur le réalisme minutieux des néerlandais et comment celui-ci doit attendre la décadence italienne du siècle suivant pour connaître, avec les Terborch, les Vermeer de Delft, les Pieter de Hooch et les Metsu, une nouvelle période de floraison.

**Lettres allemandes.   
Memento [extrait]**

Henri Albert.

Tome XCIV, numéro 347, 1er décembre 1911, p. 644-649 [647-648].

La luxueuse *Zeitschrift für Bücherfreunde* publie dans deux fascicules (n° 7 et n° 8) des documents inédits sur les *Dernières années de la vie de Casanova*, dus à la plume de M. Gustave Gugitz de Vienne. L’auteur a découvert, dans la bibliothèque du Musée royal de Prague, la correspondance échangée entre le comte Max de Lamberg, le spirituel auteur des *Mémoires d’un Mondain*, et un écrivain allemand de Bohême, nommé Opitz et habitant Czaslau. Avec une pédanterie dont nous ne saurions regretter aujourd’hui les excès, Opitz mettait au propre toute sa correspondance et copiait non seulement toutes les lettres qu’il écrivait, mais encore toutes celles qui lui étaient adressées. Le 30 juin 1786, Lamberg, lui mandait :

« Un homme célèbre est célébré M. Casanova de Saint-Gall. Vous remettra, mon cher ami, la carte de Visite dont il s’est chargé pour Mme d’Opitz et pour Vous. La Connoissance de cet homme aimable et rare fera époque dans Votre vie. Faites lui politesse et amitié. *Quod ipsi facies in mei memoriam faciatis.* Portés Vous bien, écrives moi et si Vous pouvés l’adresser a quelque honnête homme à Carlsbad n’y manques pas. Je vous embrasse. Tout à vous Max Lamberg. »

Une carte de visite gravée en rouge, qui accompagnait ce billet, portait le distique :

En passant par ici j’ai cru de mon devoir

De joindre le plaisir à l’honneur-de vous voir…

Des relations très suivies et fort cordiales s’établirent entre les trois hommes, qui durèrent jusqu’à la mort de Lamberg, en 1792. La correspondance entre Opitz et Casanova se poursuivit jusqu’au 17 février 1794. Elle comprend : 36 lettres de l’un et 33 lettres de l’autre, toutes en français. Le bibliothécaire de Dux reçut en tout 460 lettres de Lamberg, dont 172 sont conservées à Dux. Que vaut cette correspondance ? M. Gugitz ne nous en donne que quelques extraits dont quelques-uns sont relatifs à la publication des *Mémoires* de l’aventurier vénitien qui cherchait vainement un éditeur.

[…]